

Sommaire

INTRODUCTION	1
UN DISPOSITIF DE RECHERCHE.....	2
1. UN STAGE DANS UN SERVICE D’ACTION EDUCATIVE EN MILIEU OUVERT	2
2. UNE METHODE DE RECHERCHE.....	2
3. UN CONTEXTE DE RECHERCHE	3
DES DONNEES RECUEILLIES	4
1. DES ELEMENTS D’ANAMNESE RETENUS A LA LECTURE DU DOSSIER.....	4
2. KARINE A PARTIR DES ENTRETIENS	6
2.1. <i>Un désir d’exclusivité avec ses pairs</i>	6
2.2. <i>Une quête d’amour</i>	7
2.3. <i>Être femme, être mère</i>	8
2.4. <i>Une relation insécurisante</i>	10
3. UN SUIVI REORIENTE.....	12
3.1. <i>Un entretien à domicile</i>	12
3.2. <i>Un passage de relais</i>	13
IMPLICATION PERSONNELLE	13
UNE REFLEXION THEORICO-CLINIQUE	14
1. UNE PROBLEMATIQUE	14
2. UNE QUETE AFFECTIVE	14
2.1. <i>Une filiation traumatique énigmatique</i>	14
2.1.1. Une blessure narcissique.....	14
2.1.2. Karine n’est pas issue d’une relation amoureuse	15
2.1.3. Un Moi fragile	16
2.2. <i>Une dévalorisation de soi</i>	16
2.3. <i>Une mère en difficulté</i>	17
2.3.1. Des défaillances maternelles	17
2.3.2. Une mère en souffrance.....	18
3. UNE PROBLEMATIQUE DE L’ALTERITE	20
3.1. <i>Les relations intrafamiliales de Karine</i>	20
3.1.1. Des sentiments ambivalents pour sa mère	20
3.1.2. Une relation à sa grand-mère idéalisée	21
3.1.3. Une tante nommée « tiers digne de confiance »	21
3.1.4. Des relations avec ses frères	22
3.2. <i>Une recherche de relation exclusive</i>	22
4. UNE TRANSMISSION TRAUMATIQUE	24
4.1. <i>Une confusion dans les places et une problématique incestueuse</i>	24
4.2. <i>Des projections importantes</i>	25
4.3. <i>Des modèles masculins et féminins défaillants</i>	26
4.4. <i>Des traces de répétitions</i>	27
5. UTILISATION DE L’AEMO PAR KARINE	28
CONCLUSION.....	31
BIBLIOGRAPHIE.....	33
ARTICLES	34

INTRODUCTION

J'ai choisi de faire mon stage au Service d'Action Educative en Milieu Ouvert (SAEMO). Je suis vivement intéressée par cette approche qui concerne l'enfant et qui s'articule autour de sa famille et de son environnement. Voilà 26 ans que j'exerce le métier de travailleuse sociale. Un de mes objectifs de stage est de développer mon sens de l'écoute et d'analyse clinique, de passer d'une posture de travailleur social à celle de psychologue. La rencontre avec les familles m'a permis d'observer la compétence spécifique du psychologue dans une lecture clinique. Celle-ci permet de prendre en compte la singularité de chaque personne au travers de ses positions et de ses fragilités. Je souhaitais travailler sur la thématique de la parentalité autour de la question des enfants placés chez un Tiers Digne de Confiance qui, souvent, fait partie de la famille. Mon questionnement était : quels enjeux, quels impacts pour les membres d'une famille censés garder leur place dans une situation où la justice redistribue les rôles de chacun ? Comment chacun vit cette situation, susceptible d'apporter de la confusion ? Ma référente sait que ces situations m'ont interpellée dès le début de mon stage Elle m'a proposé de rencontrer Karine, jeune adolescente de 15 ans placée chez sa tante maternelle avec ses deux petits frères depuis 1 an et demi.

Karine m'a permis de m'éprouver dans cette nouvelle posture d'écoute clinique. Elle m'a confié une partie de son histoire de vie, ce qui la fait souffrir dans sa famille et l'empêche d'être au monde.

Après une brève présentation du contexte institutionnel, je présenterai les données cliniques recueillies à la lecture du dossier décrivant le contexte familial, et à partir des rencontres avec Karine. Je développerai une réflexion théorico-clinique qui m'a conduite à m'interroger sur qui est Karine et sur le fonctionnement de sa famille. Je tenterai par un éclairage théorico-clinique de répondre à la question de l'utilité pour Karine de l'action AEMO.

UN DISPOSITIF DE RECHERCHE

1. Un stage dans un service d'Action Educative en Milieu Ouvert

Ce service met en œuvre des mesures d'accompagnement et de protection, pour des enfants et des adolescents, prononcées par le Juge des Enfants. L'objectif premier est que l'enfant ou l'adolescent ne soit plus en danger dans son milieu familial et que les parents exercent leur autorité parentale de manière adaptée quand cela leur est possible.

Les suivis sont menés en binôme par des travailleurs sociaux et des psychologues. Le binôme tente de travailler la place de chacun dans le groupe familial afin que chacun puisse se faire reconnaître et reconnaitre les autres. Quand les positionnements familiaux restent flous, l'équipe va travailler alors à ce que chacun puisse reprendre sa place d'adulte ou d'enfant. L'entretien et l'observation clinique réalisés par le psychologue permettent de faire émerger, par la parole, la reconnaissance de conflits à l'origine d'une souffrance psychique propre au sujet. Le psychologue est amené à effectuer des entretiens de soutien, à tenter d'éclaircir une problématique spécifique à la famille. Il ne s'engage pas dans un processus thérapeutique. Si cela est nécessaire, l'enfant ou l'adulte concerné est dirigé vers un service de soins type Centre Médico Psychologique (CMP).

2. Une méthode de recherche

Mon travail de recherche s'appuie sur l'histoire de Karine, 15 ans, placée par le juge chez sa tante maternelle nommée Tiers Digne de Confiance depuis 1 an et demi, lorsque je fais sa connaissance.

Pour rendre compte de mon cheminement et des questions qui m'ont traversée au fur et à mesure des rencontres avec Karine, j'ai choisi de présenter les données cliniques de manière chronologique : les éléments d'anamnèse décrits dans le dossier puis les entretiens. Les informations du dossier sont issues d'un rapport de la psychologue et d'une éducatrice du service. Cette évaluation, à destination du juge, a motivé la demande de placement chez la tante.

Ma première rencontre avec Karine se fait avec la psychologue qui m'a demandé de rester dans une posture d'observatrice. Par la suite, ma référente de stage étant en arrêt maladie pour plusieurs semaines, j'ai téléphoné à Karine pour savoir si elle maintenait le rendez-vous ou si elle souhaitait attendre la venue d'une psychologue remplaçante. Elle m'a

expliqué qu'elle avait besoin de parler. Je lui ai proposé de la rencontrer seule. Elle a tout de suite accepté. Les six rencontres se sont déroulées dans une salle de la mairie de son domicile de fin décembre à fin Mars. Chaque entretien a duré en moyenne 45 minutes. Karine parle beaucoup. J'interviens très peu dans les entretiens si ce n'est parfois pour reformuler ce qu'elle vient de me dire.

3. Un contexte de recherche

Travailleuse sociale de formation, j'ai développé des compétences pour être à l'écoute de la souffrance. Par ailleurs, j'ai pu, en stage de licence, assister à de multiples entretiens menés par une psychologue. Pourtant, la perspective de rencontrer seule Karine en lieu et place de psychologue m'a déstabilisée : vais-je pouvoir sortir de ma position de travailleur social et avoir une réelle écoute clinique ?

Lors du premier entretien avec la psychologue, nous avons parlé du manque de sécurité interne de Karine et de son profil abandonnique qui, j'en ai conscience, « exige une totale disponibilité contre transférentiel » (Gaspari-Carrière, 1989, p.66) et la nécessité d'instaurer un cadre sécurisant.

Avoir retenu l'étude de la situation de Karine pour mon travail de recherche me mettait aussi dans une position particulière et je me suis posée la question de ma disponibilité psychique pour être vraiment à son écoute.

Pour ces trois raisons, j'ai éprouvé le besoin de lui rappeler ma situation d'apprenante et j'ai demandé à Karine son accord pour enregistrer les entretiens. J'ai expliqué que ces enregistrements avaient pour but de reprendre au mieux les éléments qu'elle allait partager avec moi et les rapporter le plus fidèlement possible à la psychologue qui la suivrait à la fin de mon stage. Je l'ai par ailleurs informé de ma volonté d'utiliser ces enregistrements pour pouvoir les retravailler dans le cadre de mon travail de recherche, ce qu'elle a tout de suite accepté. Il me semble que Karine a déroulé sa pensée sans être perturbée par le dictaphone. J'ai trouvé intéressant de pouvoir revisiter les échanges.

Synthèse

J'effectue mon stage dans un Service d'AEMO. Le placement d'un jeune chez un tiers digne de confiance faisant partie de la famille m'interroge. Comment la famille vit-elle cette situation où les places de chacun sont redistribuées ? J'ai rencontré Karine, 15 ans. Elle est suivie depuis 3 ans et placée chez sa tante maternelle, avec ses deux petits frères, depuis un an et demi. Un espace de parole lui a été proposé par la psychologue. Je découvre comment elle se vit au sein de sa famille élargie.

DES DONNEES RECUEILLIES

1. Des éléments d'anamnèse retenus à la lecture du dossier

Karine est une adolescente de 15 ans, sœur de Quentin (11 ans) et de Thomas (3 ans). Chaque enfant a un père différent. Quentin et Thomas connaissent leur père mais n'ont pas de lien avec eux. Karine ne sait pas qui est son père. Tous les trois bénéficient d'une mesure d'aide éducative depuis trois ans. Ils vivaient avec leur mère jusqu'à ce que Karine et ses frères soient placés chez leur tante nommée par le juge personne « Tiers Digne de Confiance ». A ce moment-là, Karine a 13 ans, Quentin, 9 ans et Thomas 18 mois.

Le placement a été ordonné suite à un rapport du SAEMO dans lequel il est fait état « d'enfants livrés à eux-mêmes ». La mère, en difficulté dans la gestion du quotidien, a été placée sous curatelle. Elle est décrite comme vulnérable face à l'environnement extérieur. « Elle ne perçoit pas les besoins essentiels de ses enfants et privilégie ses relations amicales ». Ses amis, eux-mêmes en difficultés, partagent pendant des semaines le quotidien de la famille au domicile maternel. La mère ne prend pas conscience des répercussions que cela peut avoir sur ses enfants. Karine a dû, très jeune, se débrouiller toute seule et petit à petit, s'occuper de Quentin puis de Thomas. La mère a laissé à Karine une place de mère substitutive auprès de son plus jeune frère. Le fonctionnement familial s'est construit sur le mode de l'agressivité. Karine peut adopter « un comportement tyrannique face à sa mère pour obtenir ce qu'elle veut ». Elle peine à accepter l'autorité de l'adulte et les frustrations. Cela peut déclencher chez elle des manifestations de violences verbales voire physiques tant dans le milieu familial que scolaire. A l'école, elle refuse de faire le travail. Elle est en recherche de conflit, surtout avec les enseignants masculins. Elle est décrite comme étant en difficulté dans ses liens avec ses pairs.

Les liens avec l'extérieur se restreignent aux grands-parents et à la tante maternelle chez qui les enfants vont parfois passer un weekend. Le service accompagne la mère pour la soutenir dans sa fonction maternelle et travaille à maintenir ces liens familiaux importants pour les enfants. En Juin 2015, la grand-mère et la tante maternelle appellent le service pour signaler que la mère, absente depuis plusieurs jours, a laissé ses enfants seuls. Les trois mineurs sont accueillis en urgence par la tante maternelle dans l'attente d'une décision du magistrat dans le cadre d'une audience anticipée. Karine dit ce soir-là en parlant de sa mère : « je ne sais pas où est maman, je ne peux pas la saquer ». Au retour, la mère dit qu'elle en

veut à sa sœur de lui prendre ses enfants. Elle accuse surtout Karine. « Je veux récupérer mes gars mais pas ma fille, les problèmes, ça vient d'elle, je veux plus la voir ! » dit-elle. Karine a répondu : « tu n'es qu'une débile, tu ne m'as jamais aimée, crèves !... ».

Le juge des Enfants confie les mineurs à la tante maternelle, célibataire et sans enfant, en qualité de Tiers Digne de Confiance afin de leur « offrir un cadre sécurisant, stable et structurant ». Un droit d'hébergement est accordé à la mère à l'égard des garçons, et un droit de visite à la journée pour Karine. La mesure d'AEMO est reconduite dans le but d'aider la mère à trouver le meilleur positionnement possible auprès de chaque enfant. Le service d'AEMO doit soutenir la tante maternelle dans la gestion de la fratrie et veiller au bon développement de Karine, Quentin et Thomas.

Les premiers mois, les enfants semblent plus posés. La tante dit être attachée à ses neveux et à sa nièce. Karine confirme cet attachement. Néanmoins, les relations des enfants avec elle ne sont pas toujours simples. Elle pose des règles mais n'explique rien. Elle a des propos disqualifiants au sujet de sa sœur devant les enfants. Karine oscille entre des phases où elle se renferme et pleure face au rejet de sa mère et des moments où elle tente de faire alliance avec elle contre sa tante qui lui posent des limites.

La mère se satisfait des courtes visites de Karine et ne formule aucun désir pour sa fille, nommant : « Le quotidien avec elle, je ne pourrai pas ». Quentin et Thomas supportent mal la frustration et doivent être surveillés en permanence. Les relations familiales au domicile de la tante restent difficiles. Chaque moment du quotidien peut finir en « crise ». Un jour, face à une opposition massive de Karine devant un interdit posé par la tante, la situation a dégénéré en violence sérieuse. La tante a dit : « Moi, je ne suis pas une enfant du trottoir, je connais mon père ! ». Karine l'a alors menacée d'un couteau et est partie. La tante affolée a prévenu le service.

A la suite de cette altercation, la psychologue du service organise un entretien de médiation entre elles pour revenir sur ce qui a déclenché le conflit. Karine reconnaît sa violence mais se plaint d'être disqualifiée par sa tante qui ne respecte pas sa mère. Karine s'émeut : « Que je sois chez ma tante ou chez ma mère, je suis toujours la méchante ».

La tante s'effondre à l'évocation de son investissement auprès des enfants. Elle dit être attachée à eux mais explique les avoir accueillis dans un premier temps pour répondre au désir de sa mère : « Ma mère est une enfant de la DDASS, si les enfants avaient été placés, ça l'aurait tuée ». Elle précise : « Karine est la seule petite-fille et la préférée de ma mère, elle le sait et en joue... ». Elle dit agir dans l'intérêt des enfants et par peur pour sa nièce. La tante

raconte avoir été violée à l'adolescence et a peur que Karine vive « la même chose qu'elle ». Elle dit également craindre qu'elle fasse comme sa mère, « des enfants à tirelarigot ! ».

Le contexte familial semble insécure pour chacun d'entre eux : une mère défaillante, des tensions quotidiennes, des places qui semblent floues, une façon de communiquer au travers de propos marqués par la violence qui génèrent de la souffrance.

2. Karine à partir des entretiens

A la fin de l'entretien de médiation, il a été décidé d'offrir un espace de parole dédié à Karine pour lui donner la possibilité de penser ses relations familiales et sociales.

2.1. Un désir d'exclusivité avec ses pairs

La première fois que Karine voit la psychologue, celle-ci me demande de me placer derrière elle. Karine est très agitée, ses jambes tremblent. Je sens chez elle beaucoup de tensions intérieures. Elle se met tout de suite à raconter ce qui la préoccupe. Elle parle de Charlotte « sa meilleure amie » contre qui elle a beaucoup de « colère » et de « haine ». Charlotte et elles, sont habituellement toujours « collées l'une à l'autre » et passent beaucoup de temps toutes les deux. La veille, Charlotte a passé son temps avec un copain et Karine s'est sentie « abandonnée » et « trahie » : « elle m'a laissée tomber et du coup, je lui ai fait « une crise ». Karine explique se voir faire et aimerait pouvoir se maîtriser : « Je voudrais que cela se passe autrement mais c'est plus fort que moi, j'ai des battements dans mon cerveau, je ne respire plus et je me sens devenir méchante ». Elle dit « être rancunière et méchante » comme sa mère et sa tante et évoque les propos de cette dernière qui lui a dit qu'elle est « une enfant du trottoir ». Après ces disputes, Karine dit « couper » souvent la relation tellement la rancune l'habite. Elle sent mal et éprouve de la honte. Karine aimerait avoir des amies, comme tout le monde mais dit ne pas savoir « comment s'y prendre ».

La seule personne avec qui elle ne fait pas de « crises » est sa grand-mère. Elle explique vouloir la protéger car « elle, elle m'aime, c'est un Amour, mon pilier, c'est mon tout...quand elle me dit quelque chose, je l'écoute ». Par association d'idée, Karine dit que c'est différent avec elle, car « elle, elle ne m'abandonnera jamais ».

La psychologue lui propose de réfléchir avec elle sur des moyens qui pourraient l'aider face à ces situations. Karine dit avoir récupéré un sac de frappe pour « se défouler dessus » quand un conflit éclate avec sa tante ». Parfois, elle écrit ce qu'elle ressent et peut éprouver ensuite un certain soulagement mais elle regrette cependant que cela ne mette pas un terme définitif à ses « crises ». La psychologue lui suggère qu'il est difficile de se défaire de

comportement qu'elle a pu vivre depuis toute petite dans sa famille où le conflit est quasiment permanent. Elle valorise Karine dans sa capacité à se poser des questions et lui propose de réfléchir à la nécessité d'une thérapie à long terme à envisager dans un CMP. Karine ne souhaite pas voir une nouvelle personne et demande un nouveau rendez-vous.

Je pensais qu'elle reparlerait d'emblée de la dispute avec sa tante mais Karine est davantage préoccupée par la difficulté qu'elle rencontre dans ses relations. Dans cet entretien, on perçoit sa peur d'être abandonnée, trahie. Elle se dévalorise. Karine exprime facilement ses ressentis et semble attendre beaucoup de l'espace de parole qui lui a été offert. Elle fait preuve d'une grande maturité peut-être révélatrice de la place qu'elle a eue auprès de sa mère et de son petit frère. Il me semble que le vécu explique son apparent manque de sécurité interne : la difficulté qu'elle a à être dans la bonne distance avec les autres, que ce soit dans son environnement familial ou social.

2.2. Une quête d'amour

Lors du second entretien, Karine commence par parler de sa grand-mère malade : « J'ai appris que ma grand-mère qui est mon tout a un cancer ». Elle nomme son inquiétude. Par association d'idée, Karine évoque le fait qu'elle désirait être puéricultrice en urgence pédiatrique « je voulais sauver des vies, sauver des enfants, un rêve... ».

Elle revient sur les tensions avec sa tante : « Les disputes partent d'un rien... On a un caractère fort toutes les deux ». Elle compare le caractère de sa tante et le sien avec celui de sa mère : « pourtant ma mère n'a pas de caractère aussi fort que ma tante et moi mais je n'arrive pas à m'entendre avec elle ». Elle se questionne sur ce qui crée ces tensions et finit par dire « Ça vient de moi car c'est pareil... J'ai du mal à m'entendre avec mes amies. J'envoie valser tout le monde... Je suis trop franche... ». Elle explique ne pas comprendre son propre fonctionnement car dit elle : « Au fond de moi, je veux blesser personne ».

Elle reparle de ses relations avec Charlotte : « Charlotte, c'était mon tout, mais pas au point de ma grand-mère, mais plus fort que ma mère et que ma tante et juste en dessous de ma grand-mère ». Karine en vient à parler d'une ancienne amie Cindy : « Elle était mon double » mais Karine dit avoir été « hyper méchante » avec elle et avoir mis un terme définitif à leur relation.

Elle dit « avoir changé » depuis son placement chez sa tante : « Avant je ne disais rien, je n'aimais pas aller voir les gens ». Une fois chez sa tante, elle a souhaité s'ouvrir aux autres en espérant dit-elle, « avoir une chance d'avoir l'amour que je n'ai jamais eu dans la famille ».

Karine raconte comment elle a échoué dans les nouveaux liens qu'elle a essayé de créer à la Maison Familiale. Elle se pose des questions et peut nommer : « Je m'attache trop, je suis possessive... ». Elle en vient spontanément à parler de Thomas son petit frère qu'elle dit avoir élevé au domicile de sa mère depuis sa naissance. Elle explique la difficulté qu'elle a eu à cesser de s'en occuper : « Je devais arrêter tout cela, sauf que c'était mon fils, c'était à moi... quand ma tante a pris le relais c'était un arrachement ! Je n'arrivais pas à me mettre dans la tête que ce n'était pas mon fils ». Elle explique avoir repoussé sa tante car elle lui avait « volé quelque chose » qui lui appartenait et « quand on me vole quelque chose, je le fais payer ! » dit-elle.

Karine aimait être protectrice de Thomas, et que dans la rue on la prenne pour sa mère. Ce changement de lien imposé avec Thomas a été pour elle « comme une vérité qui éclate ». Elle dit avoir toujours été « possessive comme ça ». A huit ans, elle a tapé sur une copine d'école qui avait préféré une autre pour se mettre en rang : « Je lui criais, tu es à moi ». Karine se remémore ces souvenirs. Elle a peur que cela devienne « maladif ». Elle dit être encore dans les mêmes difficultés de liens avec ses copines de la Maison Familiale où elle a de nouveau une meilleure amie « comme une protégée, personne ne doit lui parler, elle est à moi ». Karine se voit faire mais n'arrive pas à se raisonner : « Ça vient d'instinct, c'est nerveux ». Elle explique très vivement son désir que cette situation change « je sais que j'y arriverai ».

Karine fait une sorte d'introspection et se décrit aux travers de ses liens avec sa grand-mère, sa tante, sa mère, ses petits frères et ses amies. Elle dit son manque d'affection. Elle réfléchit en faisant des allers-retours entre les rapports qu'elle a dans sa famille et les rapports qu'elle a avec ses pairs.

2.3. Être femme, être mère

Au troisième entretien, Karine me donne des nouvelles de sa grand-mère. Comme aux derniers entretiens, elle qualifie ses relations avec sa grand-mère avec des mots très forts : « Ma grand-mère, c'est mon cœur, c'est mon tout ». Elle la décrit comme une femme qui ne se met jamais en colère qui n'est pas « impulsive » et ajoute « ma grand-mère, c'est mon pilier, je suis son cœur, elle est mon idole ». Elle dit vouloir réussir sa vie comme elle et l'explique en ces termes : « Travailler, avoir un mari, une maison, des enfants, des petits-enfants... ». Elle parle de sa grand-mère comme une femme qui a travaillé beaucoup pour avoir ce qu'elle a. Karine pense que pour réussir sa vie, il faut « se donner du mal » et avoir des règles au risque « de faire n'importe quoi ». Elle pense que le manque de règles posées

par sa mère l'a mise en difficulté : « J'étais la maitresse de maison et donnais des ordres à ma mère, j'ai eu tôt un petit copain, je sortais en boîte de nuit et buvais ». Elle en déduit que sa tante, en lui donnant des limites, prend soin d'elle et de ses frères. Elle compare sa mère et sa tante : « Ma grand-mère a deux filles opposées, ma tante une fille sérieuse et ma mère joueuse avec les hommes ». Elle parle des deux interruptions volontaires de grossesse de sa mère à l'âge de quatorze et seize ans avant sa venue. Elle évoque la vie avec sa mère en décrivant les relations nombreuses de sa mère avec les hommes. « Tout ce que j'ai vu m'a dégoûté d'elle, j'ai dû parfois la sauver de ça, quand elle tombait sur des mauvais garçons » dit-elle. Sa mère n'accepte pas qu'on lui ait retiré ses enfants et qu'on les ait placés chez sa sœur. Karine ne comprend pas cette réaction : « Elle ne s'est jamais occupée de nous, on n'avait jamais rien à manger et c'est moi qui me suis occupée de Thomas dès sa naissance... ».

Karine est convaincue que sa mère « n'a pas de sentiments pour ses enfants » et encore moins vis à vis d'elle qui est une fille. De ce fait, Karine raconte avoir eu avec sa mère une attitude distante avec elle et ajoute : « Comme je l'ai été parfois avec tout le monde et des fois encore ». Elle suppose que c'est la raison du délaissement de sa mère à son égard. Elle dit aller la voir mais ne peut envisager un hébergement chez elle : « C'est à moi qu'elle a fait le plus de mal, car j'étais l'ainée et en plus une fille ! ». Elle raconte une scène quand elle avait dix ans. Sa mère lui aurait dit « Tu n'es pas ma fille, je ne t'aime pas, j'aurai préféré que tu crèves dans mon ventre, tu aurais été un garçon, j'aurai accepté, mais là, non ! ». Je suis surprise par la violence des propos de sa mère. J'ai le sentiment de rester bloquée dans l'élaboration de mes pensées. Karine dit : « C'est mot pour mot ce qu'elle m'a dit ». Elle ajoute avoir depuis cette phrase dans sa tête. Elle a pu essayer d'en parler à sa mère mais cette dernière lui a répondu froidement : « J'avais raison de te dire ça, c'est la vérité ». Karine est émue en se rappelant ce moment : « Tu te dis, tu n'as pas eu d'amour de ta mère, ce n'est pas possible, ça fait tellement mal ». A la naissance de Thomas, elle se rappelle que sa mère dès sa sortie de la maternité lui avait confié son bébé pour une heure et était revenue le lendemain. Karine explique : « C'était comme si c'était moi qui venait d'accoucher...inconsciemment, j'ai pris le rôle de ma mère, elle avait treize ans et moi la trentaine... ».

Elle décrit sa mère comme une personne « méchante » qui le fait de manière consciente. En public, sa mère la traite de « putain » et dit : « Ma fille est une trainée, elle ne dort jamais chez moi ». Karine explique qu'elle a été très jeune en boîte de nuit et dans un état d'alcoolémie avancé mais dit : « Je n'ai jamais fait comme ma mère, comme par exemple aller dans les toilettes avec les garçons ». Karine a compté les hommes qui sont passés chez sa mère : « J'en ai compté treize et je compte pas les copains occasionnels et mes pères ». Elle

dit : « mes pères ». Elle explique ne pas savoir qui est son père car sa mère aurait couché un soir avec trois frères en même temps. « On m’a dit que mon père serait un certain Mickaël ... au final, je ne ressemble pas à lui, je ressemble à son frère qui en fait serait mon oncle... Ça me dégoûte ». Karine ajoute : « Je ne ressemblerai jamais à personne... Si, j’ai les traits de visage et le caractère de ma tante mais je n’ai rien de ma mère ».

Elle dit aujourd’hui faire comme sa tante, elle ne sort plus : « Avant je réagissais comme ma mère, bêtement, mais maintenant, je vais y arriver ». Karine veut « une vie d’ado, pas la vie d’une mère ». Elle tente de ne pas reproduire les attitudes qu’elle a eues auparavant avec ses « meilleures amies » et dit se regarder faire pour éviter que « cela recommence ».

Contrairement aux entretiens précédents, elle ne parle pas de ses relations avec ses amies mais exclusivement de sa famille. La question de l’abandon et de la dévalorisation sont toujours présentes. Karine ne semble pas portée par l’amour de sa mère. Elle souffre de ces liens mal tissés et se pose des questions sur sa filiation, son identité, la place des hommes et celle des femmes. La peur d’être lâchée par ses copines ne serait-il pas en écho avec ce vécu relationnel avec sa mère ? Karine semble avoir compris que le mode de relation qu’elle a eu dans son enfance risque de se rejouer de façon analogue dans ses rapports aux autres. Elle voudrait avoir une vie d’adolescente ce à quoi elle a accès depuis qu’elle vit chez sa tante et qu’elle ne prend plus en charge Thomas. Le placement de Karine chez la tante lui permettrait-il de s’individualiser peu à peu ? Le fait que Karine valorise à présent les règles posées par la tante et parle de l’importance d’avoir des limites semble témoigner que Karine ne s’est pas assez sentie contenue.

2.4. Une relation insécurisante

Lors de ce quatrième entretien, Karine raconte que sa tante l’a réveillé à midi. Sa tante a crié : « Toi tu fais jamais rien, tu veux y arriver dans la vie ou pas ? ». Karine s’est tout de suite mise en colère et lui a dit : « Vas-y, dis-moi que je suis comme maman !... ». Sa tante lui aurait répondu « oui !... ». Karine a explosé en lui demandant : « Pourquoi vous vous aimez pas toutes les deux ? Dis-moi la vérité de ce qui s’est passé entre vous car moi je suis au milieu de votre haine ! ». Sans réponse, Karine est partie voir sa mère pour en savoir plus. La discussion a été impossible et a dégénéré, sa mère la traitant de « putain ». Karine dit : « Elle ne me respecte pas, elle m’a détruit en me faisant des réputations, j’ai toujours été là pour elle et elle jamais pour moi » et elle est repartie chez sa tante. A ce moment de l’entretien, je comprends que Karine cherche des réponses à des questions concernant les liens entre sa mère et sa tante.

Karine voudrait comprendre. Elle pense qu'on ne lui a jamais dit « la vérité ». Elle ne peut plus supporter cette situation où elle défend sa mère, puis sa tante. Elle ajoute que sa grand-mère pense qu'elle est injuste avec sa tante qui s'est toujours occupée d'elle. Elle avoue parfois « mettre sa colère sur la mauvaise personne » mais ajoute : « Même si ma tante fait que crier, je sais que ma tante est attachée à moi, mais c'est quand même ma mère qui m'a mise au monde ! ».

Elle explique que sa tante a souffert de l'absence de sa propre mère accaparée par les problèmes de santé de sa sœur. Elle tente d'expliquer ainsi leur mésentente actuelle. Par association d'idée, Karine m'apprend que sa tante et sa mère ont été violées à onze et sept ans par leur oncle maternel. Sidérée par cette information donnée sans embarras apparent, je laisse Karine poursuivre son cheminement. Elle ajoute que sa grand-mère et sa tante ont coupé les liens avec « la famille du violeur » alors que sa mère le revoit depuis plusieurs années. Je lui fais part de la gravité des agissements de l'oncle sur ses nièces et lui demande comment elle en a eu connaissance. Elle explique l'avoir appris par sa tante lors d'une dispute avec elle. Elle n'en a jamais parlé ni à sa mère, ni à sa grand-mère.

Karine imagine parfois sa vie de famille sans sa mère « ce serait beau car c'est elle qui a créé des problèmes et on serait mieux éduqués, ma tante aurait plus confiance en moi et moi je n'aurai pas besoin d'aller chez ma mère le week-end pour vérifier que tout se passe bien pour mes frères, vu que ma mère reçoit n'importe qui...ma tante a peur à des attouchements sexuels sur mes petits frères... ». J'apprends les peurs de la tante qui mandate Karine pour vérifier ce qui se passe pour Quentin et Thomas quand ils sont chez leur mère.

Karine change aussitôt de sujet et se met à parler de ses relations à la Maison Familiale. Je ne réagis pas tout de suite à cette information noyée dans un flot de parole. J'ai du mal à me concentrer sur ce qu'elle me raconte de ses relations avec ses copines. Même s'il est possible que l'inquiétude de la tante provienne seulement du traumatisme de l'inceste vécu, cette confidence me met en alerte. Après avoir laissé Karine s'exprimer sur ce qui la préoccupe dans ses relations amicales, je lui explique vouloir revenir sur le fait qu'elle aille chez sa mère vérifier que ses frères soient « en sécurité ». Je lui propose de prendre rendez-vous avec elle et sa tante pour évaluer la situation de danger potentiel pour ses petits frères. Elle accepte. Je lui dis que je vais devoir signaler l'inquiétude de sa tante à la responsable du service. Je lui assure ne pas la laisser seule dans cette situation. Je partage avec elle mon sentiment qu'elle est de nouveau prise en otage par l'histoire familiale dont elle cherche à se défaire. Karine dit « avoir eu les nerfs à vif » pendant les vacances mais de retour à la Maison Familiale, elle se sent apaisée et disponible pour être avec les autres. Elle reprend la

conversation au sujet de ses liens amicaux et dit se sentir moins possessive : « On n'a pas lieu d'être toujours ensemble ». Elle dit avoir le sentiment de mieux gérer les moments où elle voit ses amies avec d'autres. Nous nous quittons sur cette note positive dans l'attente du rendez-vous à envisager rapidement avec sa tante.

Karine semble être à la recherche de vérité. Elle a le sentiment qu'il y a des secrets. Karine connaît la vérité de l'inceste. Elle ne semble cependant pas en mesurer les effets dans l'inconscient familial. Souffre-t-elle de ces liens traumatiques ? Il me semble que Karine cherche à comprendre l'ensemble des relations interpersonnelles au sein de sa famille : Qui aime qui ? Qui peut aimer qui et surtout qui peut l'aimer, elle ?

Dans ce dernier entretien, je reviens à mon interrogation de départ : la situation d'enfant placé dans la famille élargie ajoute-t-elle de la confusion dans la place de chacun ? Dans cette situation, cette confusion existait déjà. Dans ses liens à l'extérieur, Karine ne tente-t-elle pas à son insu de s'éprouver autrement et par la même d'échapper à la répétition de liens complexes qu'elle a dans sa famille ? En me parlant de l'abus sexuel de sa tante et de sa mère, Karine ne cherche-t-elle pas à s'émanciper du fonctionnement familial là où sa mère, sa tante et sa grand-mère résistent inconsciemment au changement ?

3. Un suivi réorienté

3.1. Un entretien à domicile

Etant donné les nouveaux éléments recueillis, et la prévision de fin de mon stage, une rencontre est organisée chez la tante avec l'éducatrice du binôme. Elle est nouvelle dans le service et découvre les situations. Le rendez-vous s'est passé au domicile de la tante en présence de la tante, Karine, Quentin et Thomas. La tante est une femme obèse. Son manque d'hygiène montre sans équivoque qu'elle ne prend pas soin d'elle. Thomas est très agité. Quentin tente d'attirer notre attention. Karine ne supporte pas cette situation et attaque Quentin si vivement que nous avons dû l'interrompre. Ses propos sont violents : « Je t'aime pas, tu pourrais crever que cela ne me ferait rien ». Je ne reconnais pas Karine dans sa façon de s'exprimer. Je la vois pour la première fois telle qu'elle a pu se décrire lors des entretiens.

Après avoir discuté avec la tante des raisons de notre visite, celle-ci confirme son inquiétude pour les garçons quand ils sont chez leur mère. Elle me confie avoir peur de tous les hommes qui passent chez sa sœur car « ils sont tous soit tarés, toxico ou alors pédophile comme son père » et elle me montre Quentin. Le placement chez la tante à lui seul, ne protège pas Karine et ses petits frères des projections de leur mère et de leur tante. En concertation

avec l'équipe d'AEMO, il est décidé que les enfants seront entendus seuls par la nouvelle psychologue arrivée depuis plusieurs semaines dans le service. Je rappelle à Karine que je vais bientôt finir mon stage et prends rendez-vous avec elle pour un dernier entretien.

3.2. Un passage de relais

Lors de la dernière rencontre avec Karine, je l'invite à parler de cette situation vécue ensemble chez sa tante. Karine m'explique « ne pas être la même dès qu'elle est dans sa famille et émet le souhait de « pouvoir faire autrement ». Je l'encourage à continuer la réflexion amorcée ensemble, avec la nouvelle psychologue et à réfléchir à la proposition qui lui a été faite : engager un suivi à plus long terme avec le CMP.

Cette dernière rencontre a réactivé chez moi le sentiment de malaise que j'ai éprouvé lorsque j'ai choisi de faire ce travail de recherche à partir de la situation de Karine. Je pense avoir été déstabilisée par la double posture de chercheuse et de clinicienne. Je la quitte en lui disant que la nouvelle psychologue va prendre contact avec elle. Je me suis rendue compte que je n'ai pas pu m'empêcher de lui témoigner le désir que j'avais pour elle : qu'elle sorte d'un fonctionnement qui la fait souffrir et l'empêche de se sentir mieux en relation avec les autres.

IMPLICATION PERSONNELLE

Karine, au fur et à mesure des entretiens, me donne des informations de plus en plus précises et préoccupantes de ce qu'elle vit dans sa famille. Elle m'annonce la réalité de l'inceste. Je suis sidérée par le fait qu'elle me le dise de manière détachée. Là où j'aurai dû accueillir ce que me disait Karine de manière distanciée, je me suis laissée envahir par mes émotions. J'avais le sentiment de devoir revisiter tout ce que Karine m'avait raconté et réorienter mon analyse à partir du seul sujet de l'inceste. Après ce temps de sidération, j'ai pu exprimer mon ressenti, élaborer, me repositionner. Ce temps de réflexion m'a permis de me rendre compte du risque de trop vite interpréter : Karine n'est pas directement concernée par l'inceste et ne s'est pas exprimée sur l'impact que cette situation avait sur elle. J'ai pu prévoir le dernier entretien avec Karine avec plus de sérénité.

Synthèse

Karine souffre d'un manque d'affection de sa mère. Elle vit dans un contexte familial insécure et peine à trouver sa place. Elle ne peut pas s'appuyer sur un objet « suffisamment bon ». Elle se sent seule et incomprise. Elle questionne ses liens avec sa mère et sa tante. Elle

souffre de liens intrafamiliaux conflictuels où les repères intergénérationnels sont bousculés. Elle décrit sa façon d'être avec ses pairs et s'interroge sur sa difficulté à lier des amitiés durables.

UNE REFLEXION THEORICO-CLINIQUE

1. Une problématique

Au cours des premières rencontres, Karine parle d'un placement bénéfique pour elle. Elle peut prendre de la distance avec son plus jeune frère et se défaire d'une relation parentale qui l'empêche d'avoir des liens sereins avec les adolescents de son âge. Karine met en avant son besoin d'être aimée et sa peur constante de l'abandon. Elle parle de sa place au sein de sa famille au regard des figures féminines, telles que sa grand-mère, sa mère et sa tante. Karine cherche à comprendre ce qui rend difficile son rapport aux autres et semble investir l'espace de parole que lui a offert l'AEMO. A partir de son discours, je vais tenter de mieux cerner ce qui peut la mettre en difficulté pour lui proposer un soutien le plus adapté possible. A partir de cette réflexion, je tenterai de répondre à la problématique suivante :

En quoi l'AEMO judiciaire peut permettre à Karine de mieux comprendre sa place au sein de sa famille et d'évoluer dans sa relation aux autres ?

2. Une quête affective

2.1. Une filiation traumatique énigmatique

2.1.1. Une blessure narcissique

Karine explique être née après deux interruptions volontaire de Grossesse. Elle doute du fait que sa mère ait vraiment décidé de la garder. Sa mère lui dit qu'elle aurait souhaité qu'elle soit morte : « Tu n'es pas ma fille, je ne t'aime pas, j'aurai préféré que tu crèves dans mon ventre, tu aurais été un garçon, j'aurai accepté, mais là, non ! ». La mère ne voulait pas d'enfant et encore moins d'une fille. Karine est émue en se remémorant cette scène. Elle avait alors 10 ans.

Cet épisode vécu est traumatique dans le sens décrit par Laplanche et Pontalis : « Le traumatisme s'explique comme « un événement de la vie du sujet qui se définit par son

intensité, l'incapacité où se trouve le sujet d'y répondre adéquatement, le bouleversement et les effets pathogènes durables qu'il provoque dans l'organisation psychique» (Laplanche, Pontalis, 2007, p.499). Karine a vécu cette situation comme un choc violent et inattendu. Le traumatisme est défini par Freud (1920) comme une effraction du pare-excitation. Karine n'était pas préparée à une telle violence. Le souvenir de cette scène est toujours douloureux. Karine tente de vérifier longtemps après, auprès de sa mère, si elle pense ce qu'elle a dit. Cette dernière confirme froidement ne pas l'aimer : « J'avais raison de te dire ça, c'est la vérité », répond sa mère.

Elle a vécu passivement le trauma et espère, en le réactivant, avoir une réponse différente. Freud explique ainsi : « Le moi qui a vécu passivement le trauma en répète maintenant activement une reproduction affaiblie, dans l'espoir de pouvoir en diriger le cours en agissant par lui-même (...) par cette façon de passer de la passivité à l'activité, il cherche à maîtriser psychiquement ses impressions de vie » (Freud, 1926, p.79). Karine a tenté de dépasser cette passivité forcée pour le vivre moins douloureusement, mais n'a pas eu la réponse escomptée de sa mère.

Alberto Eiguer, (1984) évoque le concept du « soi familial » pour parler de l'image que la famille, en tant que groupe, a d'elle-même. Le narcissisme familial permet à chaque membre de la famille de construire son propre narcissisme en assise sur ses liens d'appartenance. Le contexte familial ne permet pas à Karine d'avoir ce sentiment d'appartenance. Elle dit même ; « Je ne ressemble à personne ». Au moment du placement, la mère exprime sans détour le rejet de Karine : « Je veux récupérer mes gars mais pas ma fille ». Elle se satisfait des courtes visites de Karine et ne formule aucun désir pour elle. Karine est convaincue que sa mère « n'a pas de sentiments pour ses enfants » et que c'est elle qui en a le plus souffert car dit-elle : « J'étais l'ainée et en plus une fille ! ». Dans la vie de sa famille, seule l'arrivée de Thomas quand elle avait 12 ans, semble être venue nourrir son narcissisme défaillant. Le rôle de protectrice a l'air d'être valorisant pour elle. Elle en fait même un projet d'avenir professionnel, celui de travailler aux urgences pédiatriques.

2.1.2. Karine n'est pas issue d'une relation amoureuse

Karine est loin de pouvoir s'imaginer être issue d'une relation désirante d'un couple parentale : elle parle de « ses pères » et de sa conception comme si elle avait assisté à la scène. Chez elle, la scène primitive, comme scénario inspiré ou non du vécu, « ne constitue pas un moment fondateur de sa venue au monde mais au contraire une expérience déstructurante, une menace contre l'intégrité du Moi » (Gaspari-Carrière, 2001, p.135). Elle ne peut la vivre

que de manière traumatique, « ses pères » jouant plutôt un rôle de jouisseur que d'amoureux. Elle a été souvent témoin des rapports sexuels de sa mère. Ces expériences l'ont confrontée à un réel contre lequel elle a dû se défendre.

Karine ne sait pas lequel des trois frères est son père : « On m'a dit que mon père serait un certain Mickael...au final, je ne ressemble pas à lui, je ressemble à son frère qui en fait serait mon oncle...ça me dégoûte...». Pour qu'advienne la fonction paternelle, il faut que le père soit introduit par la parole de la mère. La mère reste floue quant à l'identité du père, ce qui ne permet pas à Karine de mettre du sens à l'histoire de son origine. Karine est privée d'un père effectif, d'un support identificatoire direct. Piera Aulagnier(2009) pense ce support indispensable pour que la personne puisse donner du sens à sa propre existence. Ce défaut d'inscription dans une filiation explique pourquoi Karine est à la recherche d'élément concret à qui elle pourrait ressembler : « Je ne ressemblerai jamais à personne...si j'ai les traits de visage et le caractère de ma tante mais je n'ai rien de ma mère ». Karine est en recherche d'affiliation et d'identité. D'où vient-elle ? Qui est-elle ?

2.1.3. Un Moi fragile

Karine n'est pas portée par l'amour de sa mère. Elle souffre de ces liens mal tissés depuis la naissance. Elle semble vouloir en apporter la preuve en évoquant le contexte de la naissance de Thomas, son dernier petit frère. Sa mère, dès sa sortie de la maternité, lui avait confié son bébé pour une heure et était revenue le lendemain. Karine se demande si sa mère ne l'a pas laissé de la même façon à sa naissance.

Selon Donald W. Winnicott, les soins maternels dans la constitution du Moi sont indispensables. Il insiste sur l'importance du visage de la mère dans le processus du développement émotionnel de l'enfant jouant alors un rôle de « précurseur du miroir » (Winnicott, 1975, p.153). On peut supposer que Karine n'a pas senti pleinement ce soutien maternel par le regard désirant que sa mère lui a porté et n'a pas pu se sentir objet du désir de sa mère de façon satisfaisante. On peut imaginer l'impact traumatique subi par Karine, confrontée au regard de sa mère sur elle, en proie « à un sentiment de détresse, de souffrance et d'impuissance, à des sensations de douleurs psychiques qui débordent les capacités de régulation de son moi immature » (Bonneville-Bachurel, 2015, p.74).

2.2. Une dévalorisation de soi

Karine semble avoir intégré depuis son plus jeune âge qu'elle n'était pas digne d'amour. Son comportement semble intimement lié au manque de regard bienveillant de ses

figures parentales. Elle n'a pas pu développer une bonne estime d'elle-même, prendre confiance en elle et en sa propre valeur. Germaine Guex explique que « la non valorisation, en tant qu'objet digne d'amour, maintient l'individu dans un état d'insécurité intérieur profond » (Guex, 1950, p.42). Nous savons que Karine est le mauvais objet de sa mère qui peut l'insulter de « putain » et la dévaloriser aux yeux de tous : « Elle ne me respecte pas, elle m'a détruit en me faisant des réputations ». Elle décrit sa mère comme une personne « méchante » qui dit à qui veut bien l'entendre « ma fille est une trainée, elle ne dort jamais chez moi ». Cette mère aux nombreux partenaires sexuels, est surement projective. Elle déclenche chez Karine de l'agressivité. Germaine Guex explique que « dans toutes ces explosions affectives se mêle chez le sujet, au sentiment de dévalorisation et d'impuissance, une très violente agressivité (...) car le propre de ces crises est de mettre en évidence l'irresponsabilité du sujet et la complète responsabilité de l'objet » (Guex, 1950, p.35). Cela explique l'agressivité de Karine vis à vis de sa mère. Sa détresse est d'autant plus importante qu'elle ne se sent bien nulle part : « Je suis toujours la méchante ». Karine reconnaît sa violence mais se plaint d'être disqualifiée par sa tante qui ne respecte pas sa mère. La tante a dit : « Moi, je ne suis pas une enfant du trottoir, je connais mon père ! ». Karine a du mal à trouver une bienveillance entre ces deux femmes. Elle se sent mal considérée et peut avoir alors un comportement tyrannique face à elles. Elle semble se sentir responsable de cette mésestime : « Ça vient de moi car c'est pareil...j'ai du mal à m'entendre avec mes amies, j'envoie valser tout le monde... ». Elle explique pouvoir être « hyper méchante ». Freud parle de cette auto dévalorisation en expliquant que « tout ce qu'on possède ou qu'on atteint, tout reste de sentiment primitif de toute puissance que l'expérience a confirmé contribue à accroître le sentiment de soi (...). Le sentiment de soi, dépend, de façon tout à fait intime, de la libido narcissique (...) ne pas être aimé rabaisse le sentiment de soi, être aimé l'élève », (Freud, 1914, p.241).

2.3. Une mère en difficulté

2.3.1. Des défaillances maternelles

La mère de Karine ne semble pas correspondre à la « mère ordinaire normalement dévouée » décrite par Donald W. Winnicott, qui répond de façon adéquate aux besoins de son bébé. Elle n'a pas pu être cette « mère suffisamment bonne » en ce qui concerne les soins du « holding » (manière dont l'enfant est porté, maintenu), du « handling » (la manière dont il est soigné), et de l'« objet presenting » (le mode de présentation des objets). Elle n'est pas en capacité de se mettre dans la position de « setting », cet état de la mère qui permet à l'enfant

d'avoir l'illusion qu'il crée le monde, sentiment de toute puissance nécessaire à l'établissement de sa sécurité interne. Au contraire, elle est imprévisible et peut décider de partir du domicile à tout moment. Winnicott explique que les carences maternelles peuvent interrompre « la continuité d'être » de l'enfant et que « l'établissement du Moi » doit reposer sur « un sentiment continu d'exister » (Winnicott, 1956, p.289).

Karine a le sentiment de ne jamais avoir pu compter sur sa mère : « Elle ne s'est jamais occupée de nous, on n'avait jamais rien à manger ». Elle a été livrée à elle-même très jeune et confrontée à des angoisses d'abandon : « Elle, elle n'a jamais été là pour moi ». Karine n'a pas reçu les soins nécessaires dans sa première année de vie et les suivantes. John Bowlby (1988) définit le « caregiving » comme le versant parental de l'attachement. Il explique l'importance capitale d'établir un lien stable, sécurisant et chaleureux entre l'enfant et sa figure maternelle qui doit être dotée de compétences de maternage. Il nomme l'importance des « interactions animées et durables » avec l'enfant et une sensibilité ainsi qu'une attention à répondre adéquatement à ses demandes.

C'est à partir du positionnement de sa mère que l'enfant perçoit l'environnement. Karine se décrit comme une petite fille craintive privée d'une mère rassurante. Elle a une attitude qui correspond à « l'attachement anxieux » de John Bowlby (1978). Elle n'a pas réussi à développer une confiance suffisante envers sa figure d'attachement. Sa mère n'était pas en capacité de lui témoigner de l'affection. L'auteur explique que « la plupart des cas d'attachement angoissé peuvent être compris comme une conséquence d'une série de séparation ou d'expériences similaires » (Bowlby, 1973, p.319). La mère de Karine s'absentait de manière inopinée du domicile pendant plusieurs jours. Même présente, elle pouvait être totalement indisponible à ses enfants.

Karine, lasse des absences répétées de sa mère, dit ne plus témoigner de l'attachement comme si son contact avec sa mère n'avait plus de sens, comme si elle avait renoncé à l'attention de sa mère. Cela me fait penser à l'enfant décrit par John Bowlby : l'enfant perd tout espoir d'être investi par sa mère et « paraît être dans un deuil profond » (Bowlby, 1969, p.50). Karine raconte « avoir été froide avec elle ». Elle lui en veut et va jusqu'à imaginer une vie de famille sans sa mère : « Ce serait beau, car c'est elle qui a créé des problèmes » dit-elle.

2.3.2. Une mère en souffrance

La mère de Karine me fait penser à l'adulte que décrit Ferenczi (1932) quand il parle de la présence de l'enfant dans l'adulte. Il montre combien les parties infantiles de l'adulte ne

cessent d'orienter et d'animer son existence. La mère de Karine m'apparaît comme une femme fragile. Sous curatelle, sa mère se présente comme une femme vulnérable qui ne semble pas être en capacité de percevoir les besoins fondamentaux de ses enfants et qui se laisse agir par les autres à ses dépens.

Elle a été victime d'un viol par son oncle quand elle avait 7 ans. Nous savons que plus l'abus sexuel a eu lieu précocement, plus il y a de conséquences désorganisatrices sur la victime. Elle aura des difficultés à poser du sens dans ce qui se produit. Sandor Ferenczi fait l'hypothèse qu'un enfant abusé alors que sa personnalité est faiblement développée, peut aboutir à une forme de personnalité « fait uniquement de ça et de Sur-moi et qui, par conséquent, est incapable de s'affirmer en cas de déplaisir » (Ferenczi, 1932, p.131). Il semble que cela soit le cas de la mère de Karine qui multiplie les relations avec les hommes. Elle se vit comme un objet de jouissance de l'autre, aux prises avec ses propres satisfactions pulsionnelles et non comme un sujet désirant.

Les troubles manifestes du comportement de la mère de Karine semblent être le résultat d'une défaillance de la fonction maternelle de sa propre mère. Cette dernière élevée à la DDASS, a été peut-être privée, elle aussi, d'une « mère suffisamment bonne ». Elle n'a pas été en capacité de protéger ses deux filles de l'abus sexuel de son frère.

La relation que la mère de Karine a eue avec sa propre mère, a eu un impact sur elle. « La clinique démontre largement la profonde influence sur les sentiments et le comportement de la mère envers son bébé des expériences personnelles antérieures voire toujours actuelles avec ses propres parents », (Bowlby, 1988 p.31). Les troubles manifestes du comportement de la mère de Karine semblent être liés à la défaillance de la fonction maternante de sa propre mère. L'expérience d'abus sexuels et psychologiques vécue par la mère de Karine, a eu des conséquences graves sur son développement psycho-affectif et sexuel. Peut-être que le fait de ne pas vouloir d'une fille vient parler de sa souffrance d'avoir été une fille et de l'image déplorable qu'elle a d'elle-même. La mère projette, peut-être, sa peur d'un abus sexuel sur Karine.

Tous ces éléments peuvent expliquer son agressivité envers Karine et sa difficulté à devenir mère. Elle s'adresse à elle de manière violente et lui dit sans détour qu'elle ne l'aime pas. Karine est loin d'être l'objet narcissique de sa mère. Karine est face à une mère, incapable de gérer ses émotions et ses ressentis, qui décharge « les éléments inintelligibles de son psychisme sur son enfant qui lui sert alors de poubelle » (Berger, 2003, p.183). Elle est mère dans la réalité mais me renvoie à « la mère morte » décrite par André Green dont il dit « La mère morte est, contrairement à ce qu'on pourrait croire une mère qui demeure en vie,

mais qui est pour ainsi dire morte psychiquement aux yeux du jeune enfant dont elle prend soin » (Green, 1983, p.247).

3. Une problématique de l'altérité

3.1. Les relations intrafamiliales de Karine

3.1.1. Des sentiments ambivalents pour sa mère

Karine éprouve à la fois de l'amour, de la haine et de la colère envers sa mère. Cette ambivalence de sentiment est décrite par Freud comme « l'existence chez une même personne de sentiments opposés, amicaux ou hostiles, à l'égard d'une autre personne » (Freud, 1921, p.404). L'amour, la colère peuvent être dirigées vers une même personne, notamment la figure d'attachement, lorsque celui-ci n'a pas été assez sécurisant. Mélanie Klein (1952) dit que l'origine de l'ambivalence se trouverait dans la première année de l'enfant où il est exposé au conflit entre les sentiments d'amour et de haine envers un seul objet.

Chez Karine, l'ambivalence est manifeste, dans la manière même dont elle s'affilie à sa mère : « Avant je réagissais bêtement comme ma mère » dit-elle. Ainsi, l'identification qui est l'introjection de traits de l'objet d'amour, est empreinte chez Karine de ce qu'elle déteste au final chez elle, à savoir sa « bêtise ». De fait, la haine de Karine pour sa mère se manifeste davantage que son amour pour elle. Son discours violent met en évidence son désespoir et sa colère. Violence des propos, qui répond au rejet de sa mère qui a préféré les hommes à sa fille. Elle évoque la vie avec sa mère et dit : « Tout ce que j'ai vu m'a dégoûté d'elle ». Elle se défend de lui ressembler : « Je n'ai jamais fait comme ma mère, comme par exemple aller dans les toilettes avec les garçons ».

Mélanie Klein explique que « la haine est souvent utilisée comme le masque le plus efficace de l'amour » (Klein, 1968, p.310). Il est manifeste que Karine s'exprime sur fond de désespoir : « C'est quand même elle qui m'a mise au monde ». Elle tente alors de mieux comprendre le désintérêt de sa mère. Karine ressent la fragilité de sa mère. Cette dernière, placée sous curatelle est une personne influençable. Karine n'a pas eu d'autres choix que de s'adapter à son fonctionnement. Elle dit : « J'avais 30 ans, elle en avait 15 ! ». L'amour de Karine pour sa mère se manifeste encore en la protégeant des « mauvais garçons ». Sandor Ferenczi évoque cette situation où l'enfant devient le psychologue de sa mère, évaluant son humeur pour réaliser ou au contraire effacer ses propres besoins. L'auteur parle d'une « prématurité du moi » qu'il compare à « un fruit qui devient trop vite mûr » (Ferenczi S., 1932, p.133). L'auteur utilise la métaphore du « nourrisson savant » privé de ses besoins et

de ses désirs. Donald W. Winnicott (1989) parle d'une « amaturité cachée », d'une « distorsion du moi » en fonction du vrai et du faux self. Karine s'adapte en se transformant en responsable de sa mère.

3.1.2. Une relation à sa grand-mère idéalisée

Karine semble rechercher chez sa grand-mère ce qu'elle n'a pas pu recevoir de sa mère. Sa grand-mère serait le bon objet. Elle l'idéalise et dit : « Ma grand-mère, c'est mon pilier, je suis son cœur, elle est mon idole ». Freud explique que « l'idéalisation est un processus engagé avec l'objet, et à travers lequel celui-ci est agrandi et psychiquement rehaussé » (Freud, 1914, p.237). Karine semble vouloir réanimer sa mère défaillante au travers des liens qu'elle a créés avec sa grand-mère, comme pour se nourrir de l'idée qu'elle est digne d'affection et d'attention. Elle dit avoir « une relation fusionnelle » : « Elle, elle m'aime, c'est un Amour, mon pilier, c'est mon tout, quand elle me dit quelque chose, je l'écoute... Elle, elle ne m'abandonnera jamais ». Elle veut se rapprocher du fonctionnement de la grand-mère maternelle. Cette identification de Karine est forte. Elle dit « vouloir réussir sa vie comme elle », c'est à dire « travailler, avoir un mari, une maison, des enfants, des petits enfants ». Karine a une vision très normative de la vie. Elle a reçu de l'affection de sa grand-mère, éléments solides pour construire sa représentation de son avenir. Elle valorise les bons côtés de sa grand-mère et ne peut pas voir l'impensable : Sa grand-mère n'a pas su protéger ses filles de l'inceste. Karine est animée par un désir de changement et cherche à devenir une femme différente de sa mère et de sa tante.

3.1.3. Une tante nommée « tiers digne de confiance »

Karine a de l'affection pour sa tante : « Même si ma tante fait que crier, je sais que ma tante est attachée à moi ». Karine sait que sa tante a accepté de les accueillir pour répondre au désir de sa propre mère. Elle semble chercher chez sa tante une forme d'affiliation : « J'ai les traits de visage et le caractère de ma tante mais je n'ai rien de ma mère ». Elle dit que « c'est une fille sérieuse ». La tante a du mal à voir les besoins des enfants et peut être jalouse de la relation privilégiée de Karine avec sa grand-mère : « Karine est la seule petite fille et la préférée de ma mère, elle le sait et en joue ». Ces éléments témoignent d'une certaine immaturité psychique. Elle n'a pas une attitude très maternante, répétition peut être d'un lien affectif insécure qu'elle a connu avec sa mère. La tante peut avoir un comportement rigide et les conflits sont nombreux et violents entre elle et sa nièce. Les moments les plus difficiles restent ceux où la tante critique la mère de Karine. Lors d'une dispute, elle rappelle à Karine qu'elle ne connaît pas son père. Elle lui apprend avoir été violée par son oncle. Ses paroles

sont déstructurantes et vise à sidérer Karine. Comme sa sœur, la tante est projective dans les peurs qu'elle a pour Karine. Elle est dans le passage à l'acte, révélateur d'une certaine fragilité psychique. La tante n'est pas toujours bienveillante et n'a pas toujours la capacité de faire tiers.

3.1.4. Des relations avec ses frères

Karine est dans une relation clivée avec ses deux frères : une relation protectrice avec Thomas (3ans) et agressive avec Quentin (11ans). Elle parle de Thomas de manière possessive : « Je devais arrêter tout cela, sauf que c'était mon fils, c'était à moi...et quand ma tante a pris le relais c'était un arrachement ! ». Elle s'adresse à Quentin de manière violente en miroir de ce que peut lui avoir dit sa mère. Germaine Guex explique que « la manière la plus évidente de manifester son agressivité et d'assouvir ses rancunes, consiste à venger le passé. Faire subir à d'autres ce dont il a souffert lui-même, menacer, frustrer, abandonner à son tour, est l'expression directe de son besoin de revanche » (Guex, 1950, p.28). Bowlby va dans ce sens en disant qu'« il n'est pas surprenant de découvrir que les enfants maltraités manquent singulièrement d'empathie (Bowlby, 1988 p.139). Karine s'adresse à Thomas : « Je t'aime pas, tu pourrais crever que cela ne me ferait rien ».

Aimer ou ne pas aimer, être aimé ou ne pas l'être. Karine a du mal à trouver la bonne distance avec les autres. Elle a grandi sans pouvoir compter sur le soutien d'une figure d'attachement suffisamment fiable. Wilfried Bion (1962) a théorisé la mise en place, dans la petite enfance, de ce contenant psychique qu'il appelle « l'appareil à penser ». Pour aider l'enfant à se constituer, la mère doit disposer de la capacité à s'identifier aux vécus de l'enfant. L'auteur parle de transformation des éléments « Béta » de l'enfant en éléments « Alpha ». Il est question de « digestion maternelle », de « rêverie maternelle » qui fait que l'enfant peut passer du registre du sensoriel au représenté. Au fil des interactions, il peut se sentir sécurisé et ainsi pouvoir se diriger sereinement vers les autres. Ce qui n'a pas été le cas de Karine.

3.2. Une recherche de relation exclusive

Ses nouveaux liens avec l'extérieur lui donnent un éclairage sur le fonctionnement familial où l'attachement à l'autre s'aménage entre relation exclusive et rejet. Karine s'interroge. Elle a du mal à lier des amitiés durables et sereines.

Elle a grandi face à une mère aux réactions imprévisibles, ce qui explique sa recherche constante de contact et sa peur d'être abandonnée. Ce qui s'est inscrit dans la relation à sa mère se répète dans ses relations ultérieures. Selon Mélanie Klein, il n'est possible d'avoir des

relations paisibles que « si l'amour n'a pas été étouffé par le ressentiment, les griefs et la haine, s'il s'est établi fermement dans l'esprit, la confiance dans les autres, la croyance dans leur bonté sont comme un rocher qui résiste aux coups du sort » (Klein, 1937, p.160).

Karine est incapable de vivre une relation avec l'autre en tant que « personne séparée et non moi » (Winnicott, 1958, p.367). Elle n'a pas pu acquérir la confiance dans l'environnement pour affronter le monde extérieur. Elle est en constante recherche de renforcement narcissique. Elle pense pouvoir vivre au travers de relations exclusives et donc rassurantes. Bowlby indique qu'« à la suite d'expériences répétées de séparation ou de menace de séparation, il est fréquent qu'une personne adopte un comportement d'attachement excessivement angoissé et possessif, en même temps que de la colère vindicative, à l'endroit de sa figure d'attachement » (Bowlby, 1973, p.338).

Elle décrit une « relation fusionnelle » avec sa grand-mère : « C'est mon tout » ainsi qu'avec sa meilleure amie avec laquelle, elle vit une relation de « collage ». Le vocabulaire employé par Karine montre qu'elle ne peut pas partager, de crainte d'être exclue et abandonnée. Elle s'attache à l'illusion de ne faire qu'un pour ne pas perdre l'autre. Karine a été très tôt possessive et jalouse. Elle se rappelle, à 8 ans, avoir tapé sur une copine d'école qui avait préféré une autre : « Je lui criais : tu es à moi ». Elle décrit la relation avec elle comme étant « son double ».

Karine cherche à éviter les expériences de séparation en fusionnant avec l'autre. Insécurisée dans le lien à l'autre, elle utilise malgré elle, la colère et la violence comme moyen de maîtriser ses angoisses : « C'est plus fort que moi, je suis méchante. Je voudrais être autrement ». Toutes les situations où le moi se sent débordé, ou sur le point de l'être, réveille en elle l'angoisse liée à la solitude ressentie dans son enfance. Germaine Guex explique que « l'abandonnique possède de lui-même deux images de l'être qu'il aurait pu devenir s'il avait été aimé et rassuré, et l'image déformée dans le sens négatif de l'être qu'il est devenu en fait » (Guex, 1950, p.52). Le manque d'amour qu'elle a eu et la mésestime ont faussé ses relations aux autres, « lien causal entre le fait que le sujet ait souffert d'angoisse d'abandon durant l'enfance et l'impossibilité où il se trouve par la suite de s'estimer digne d'être aimé » (Guex, 1950, p.45). Karine a parfois le sentiment de ne pas avoir sa place : « Charlotte a passé son temps avec un copain » dit-elle. Karine s'est sentie « abandonnée » et « trahie ». Elle explique : « Elle m'a laissé tomber et du coup, je lui ai fait une crise ». Karine a besoin d'être aimée et reconnue par les autres. Elle a tendance à beaucoup attendre d'eux. Face à un conflit, à une frustration, il lui est difficile de gérer ses émotions : « Je voudrais que cela se passe autrement mais c'est plus fort que moi, j'ai des battements dans mon cerveau, je

ne respire plus et je me sens devenir méchante ». Face à ses réactions, elle éprouve de la honte. Joan Rivière dit que l'agressivité est loin d'être totalement destructrice et douloureuse quant à ses buts ou son action » (Klein, Rivière, 1937, p.16). Une partie de l'agressivité donne naissance aux relations sociales. La personnalité abandonnique de Karine fait qu'elle ne peut passer que par le conflit pour montrer son désir d'être avec ses amies. Guex explique que « l'avidité de l'abandonnique est si totale, et ses craintes de perdre l'objet si intenses, que tout est prétexte à revendications, que tout devient menace de frustrations, de perte. Aussi ne quitte-t-il pas les positions d'attaque que pour prendre celles de la défense » (Guex, 1950, p.28). Elle parle de sa « sa meilleure amie avec qui elle a été « méchante » et « rancunière » et regrette de l'avoir « blessée ».

Ce que Karine ressent comme violent pour elle, la rend violente avec les autres. Elle est à la recherche d'un sentiment de sécurité. Karine est en demande de sécurité affective qui se manifeste par une recherche de lien exclusif. Karine est adolescente. Mélanie Klein dit : « L'amour, l'admiration, l'adulation qui peuvent rentrer dans ces amitiés sont une garantie contre la haine...c'est pour ces diverses raisons que les jeunes gens se raccrochent d'autant plus à ces relations » (Klein, 1937, p.138). Karine regrette d'être dans les mêmes difficultés avec une copine de la Maison Familiale. Elle a de nouveau une « meilleure amie, comme une protégée... ». Elle ajoute : « elle est à moi ». Elle dit ne pas pouvoir faire autrement que d'être « possessive comme ça ».

4. Une transmission traumatique

4.1. Une confusion dans les places et une problématique incestueuse

Pendant les entretiens, j'étais parfois été incapable de savoir si elle parlait d'elle, de sa mère ou de sa grand-mère. J'ai été parfois obligée de lui faire préciser. Son récit est dense et la manière qu'elle a de me parler de sa famille est confuse. Sandor Ferenczi(1932) a nommé la « confusion de langue entre les adultes et l'enfant ». L'auteur explique comment chacun est mis à mal dans une famille où les repères générationnels sont bousculés par l'inceste qui dénie la limite.

Si la tante de Karine déloge sa nièce de cette place de mère substitutive vis-à-vis de Thomas, elle peut aussi l'appeler à continuer à veiller sur ses deux jeunes frères, afin de les protéger d'éventuels attouchements sexuels auxquels ils seraient exposés au domicile

maternel. La tante perpétue ainsi la confusion des places, ce précisément quand il s'agit de l'abus sexuel, toujours potentiellement menaçant.

L'abus sexuel est bien ce qui marque durablement la famille de Karine. Sa mère et sa tante ont été violées par leur oncle maternel. La grand-mère n'a pas su se positionner pour dénoncer ce viol, protégeant à minima ses filles de leur agresseur. Alberto Eiguer explique la crainte du changement comme « une défense contre l'angoisse catastrophique d'anéantissement et de morcellement, qui est éveillée par les fantasmes inconscients particulièrement crus, partagés par le groupe familial » (Eiguer, 1983, p.101). Je suppose qu'elle a choisi de garder le silence pour maintenir l'homéostasie familiale. Dans ces situations d'abus intra familial, Françoise Couchard (1991) a mis en évidence que l'émergence de la parole de l'enfant dépend en grande partie de la capacité de sa mère à le protéger. Ce qui n'est pas le cas pour la mère et la tante de Karine. De là, l'interdit de l'inceste, qui n'est pas nommé explicitement, peine à opérer dans sa fonction structurante et pacifiante. La mère reste en lien avec son agresseur. Karine a entendu parler de l'inceste avec son oncle mais ne pose pas plus de questions que cela sur ce qui est nommé et impensable. Karine semble ne pas mesurer l'effet de l'inceste dans l'inconscient familial. Elle souffre de ces liens traumatiques, subissant les projections de sa tante et de sa mère.

4.2. Des projections importantes

Il est difficile de discerner ce qui est réel ou projeté. La question perpétuelle des ressentis et de son positionnement face à l'autre est difficile. Karine est atteinte par les projections affectives de sa mère et de sa tante, par leurs expressions d'émotions et d'agressivité. Chacune d'entre elles, à travers leur vécu, invite inconsciemment Karine à une place d'objet sexualisé. La mère la traite de « putain » et sa tante de « fille née sur le trottoir, qui est comme sa mère ». La tante en ayant peur pour sa nièce, ne vient-elle pas inconsciemment la convoquer à la même place que sa mère qui fait « des enfants à tirelarigot », ou à sa propre place d'adolescente violée ? Elle a peur que Karine vive « la même chose qu'elle ». Les histoires individuelles se confondent dans celles des autres. Kaës dit : « la famille interne se confond avec la famille réel, et tout ce qui arrive dans un espace psychique arrive aussi dans l'autre. Chacun est à la place qui lui est assignée par la famille » (Kaës, 2009, p.163).

4.3. Des modèles masculins et féminins défailants

Il y a peu d'hommes familiers dans le récit de Karine. Le grand père n'est pas nommé. Karine ne sait pas qui est son père. Les pères de ses frères sont absents. Sa mère ne leur fait aucune place auprès de ses enfants. La tante n'a pas de conjoint. Seule la tante convoque le père en disant : « Moi, je ne suis pas une enfant du trottoir, je connais mon père ! ». Se faisant, elle dénie à sa nièce l'accès au père. Elle ajoute que les pères des enfants de sa sœur sont tous « tarés, toxico ou pédophile ». La fonction paternelle, pour Karine et ses frères, est dénigrée par les deux femmes. Quelle image peut-elle se faire de la fonction paternelle ?

On peut se demander comment Karine peut se projeter en tant que femme à travers la place faite aux hommes dans sa famille. L'abus sexuel vécu par chacune des deux sœurs a provoqué des attitudes opposées quant à leur manière d'être avec les hommes. La tante célibataire semble avoir renoncé à une vie conjugale. Elle se présente physiquement de façon à exclure les hommes de sa vie. La mère de Karine multiplie les relations sexuelles masculines. Clémentine Gérard explique que plus un abus a lieu précocement, plus il a des conséquences sur les liens que la victime mettra en place dans sa vie affective. Les troubles sexuels peuvent prendre des formes diverses : « manque de libido ou hypersexualité ». La tante a une vie sexuelle inexistante. Il lui est impossible de vivre un échange amoureux en confiance car pour elle, la sexualité équivaut sans doute à être abusé. A l'opposée, la mère de Karine semble être au prise avec une sexualité débordante, peut-être se tourne-t-elle inconsciemment vers des partenaires qui partageront « les mêmes messages toxiques que ceux dont elle a hérités de son environnement familial, (...) comme forme de loyauté inconsciente aux messages reçus » (Gérard, 2014, p.44). La mère et la tante viennent dire chacune, à leur façon et de manière littéralement opposée leur souffrance liée à un inceste resté à l'état de fait et qui n'a pas été élaboré. Karine est la cible de projections sexualisées de la part de sa mère et de sa tante. Adolescente, elle est dans une période de vulnérabilité psychique, une période de transformation physique et d'accès à la sexualité génitale. Elle aurait besoin d'une prise de distance avec ses figures parentales. Elle n'a pas grandi dans un environnement sécurisant, ses assises narcissiques sont fragiles. Karine ne peut pas prendre la distance nécessaire à la construction d'une identité différenciée de celle de son milieu familial.

Karine va-t-elle pouvoir se penser comme une femme, une mère ? Sa grand-mère n'a pas su protéger ses filles. Sa mère, à la sexualité débordante, n'est pas dans « la préoccupation

maternelle ». Sa tante, qui refuse la sexualité féminine, n'est pas en capacité de se mettre en position de « rêverie maternelle » décrite par Wilfried Bion(1962).

4.4. Des traces de répétitions

Karine adolescente a besoin de d'identifier à des images parentales. Nous avons tous tendance à rejouer une situation connue même si celle-ci est destructrice car elle sera toujours moins angoissante que l'inconnu. Nous avons tous besoin d'avancer avec des repères, des points de référence. Freud (1920) parle de « fixation au traumatisme » et de « contrainte de répétition » pour maîtriser l'angoisse ». Le sujet répète des expériences désagréables mais « au-delà du principe de plaisir ». La répétition serait un moyen de ramener les effets du traumatisme, à une situation supportable pour la personne. Le travail de recherche effectué par John Bowlby(1969) sur l'attachement montre que la façon de rentrer en relation avec autrui s'est construit à partir de l'expérience relationnelle précoce avec la mère. Karine est inscrite dans un mode de relation à l'objet qui la conduit dans un processus de répétition. Dans ses liens à l'extérieur, Karine tente presque à son insu de s'éprouver autrement et par la même d'échapper à la répétition de liens tyranniques qu'elle a dans sa famille. Elle semble avoir compris que le mode des relations qu'elle a eu dans son enfance risque de se rejouer de façon analogue dans ses rapports aux autres et veut l'éviter.

Les adultes de la famille de Karine parlent sans filtre renvoyant à un surmoi défaillant. Karine raconte sans retenue la violence des propos de sa mère et de sa tante et comment elle peut être agressive en s'adressant aux autres. J. Laplanche et J-B. Pontalis (1967, p.473) citent Freud : « Le surmoi de l'enfant ne se forme pas à l'image des parents mais à l'image du surmoi de ceux-ci(...) il s'emplit du même contenu, devient le représentant de la tradition, de tous les jugements de valeur qui subsistent ainsi à travers les générations ». Albert Ciccone explique que cette manière de s'adresser à l'autre est « une tentative de colmater un défaut de « holding » face à l'angoisse, éjection de l'insupportable jusqu'alors non transformé » (Ciccone, 2016, p.63).

Au cours de la visite chez la tante, j'ai pu me rendre compte que Karine pouvait fonctionner de manière projective et notamment avec Quentin. Elle semble, comme sa tante avoir des difficultés de lien avec les hommes. Elle ne parle pas d'« amis » mais exclusivement d'« amies » et à l'école. Elle a une attitude agressive vis à vis de ses professeurs masculins.

L'héritage psychique familial éclaire la mal être de Karine. Elle n'est pas inscrite dans une lignée paternelle. Elle perçoit dans l'histoire de sa famille maternelle des questions restées en souffrance dans les générations antérieures. Serge Tisseron parle « d'images

psychiques » qui résultent des efforts par lequel l'enfant a tenté de symboliser un traumatisme resté non élaboré aux générations précédentes. L'auteur dit qu'elles peuvent constituer chez un sujet « l'indice et la trace d'expériences douloureuses vécues par les parents ou les ascendants et non introjectées par eux » (Tisseron, 2000, p.124).

Dans ce contexte familial, devenir femme et devenir mère est difficile pour l'adolescente qu'est Karine. Il n'est pas étonnant qu'elle s'interroge et investisse l'espace de parole proposé.

5. Utilisation de l'AEMO par Karine

Karine a pu exposer une partie de son histoire et ce qu'elle pense en comprendre dans le cadre des entretiens mis en place par la psychologue du service d'AEMO.

L'Action Educative en Milieu Ouvert répond à une demande sociale de régulation des dysfonctionnements familiaux. Le contexte judiciaire de la mesure redit la loi et par conséquent vient faire tiers au sein de la famille. Elle vient signifier la limite face à un trop de jouissance qu'il convient de juguler. L'intervention fait que tout débordement peut être interrogé. Pour Karine, la mesure d'AEMO prend toute sa place. Elle s'impose à Karine qui ne serait pas allée vers le soin de sa propre initiative. Quand la psychologue évoque l'intérêt d'un espace thérapeutique au CMP, Karine préfère continuer avec elle. Pourtant en son absence, elle accepte de poursuivre avec moi. Comment le comprendre, si ce n'est qu'il y a quelque chose pour elle qui tient du cadre d'intervention plus qu'à la personne de son interlocuteur ?

Dans la situation de Karine, la mesure d'Action Educative en Milieu Ouvert reste tout d'abord sans effet. La mère de Karine ne modifie en rien ses conduites. Karine continue d'alerter par les symptômes qu'elle développe : des conflits avec les enseignants du collège et avec sa mère.

Le moment inaugural d'un mouvement dynamique, du côté de Karine, est le placement chez sa tante. La tante avec sa grand-mère ont alerté le service d'Action Educative en Milieu Ouvert sur le danger plus supportable de la situation des enfants. Elles n'ont pas cette fois régler au sein du huis clos familial les difficultés, en palliant sans rien dire à personne les manquements de la mère. La tante n'est pas dans un rapt des enfants mais s'en voit confier la responsabilité par le magistrat sous le contrôle de celui-ci au travers de la poursuite de la mesure d'Action Educative en Milieu Ouvert. Le tiers de la loi est ainsi présent, la tante s'en empare. A partir de là, Karine partage son désir de changer, de s'ouvrir aux autres, elle dit : « je vais y arriver ». Le placement vient signifier les défaillances

maternelles et concrétise la séparation d'avec sa mère. Elle n'est plus « la méchante » par qui arrivent tous les ennuis. Elle passe de l'adolescente insupportable à celle en danger qu'il faut protéger. Le placement lui permet de retrouver une place d'adolescente. Elle laisse sa place de mère substitutive prise auprès de Thomas. Cet apaisement ne dure pas. Les tensions sont nombreuses avec la tante. Karine ne lâche pas si facilement ses symptômes. Elle ne trouve pas de point d'appui désirant du côté de sa tante puisqu'elle ne la recueille que pour satisfaire sa propre mère. La tante est attachée à Karine mais elle l'accueille sans véritable élan.

Cependant la tante en appelle de nouveau au service d'Action Educative en Milieu Ouvert quand elle est confrontée aux difficultés avec sa nièce. Elle ne reste pas dans le face à face avec la jeune et accepte de s'interroger à minima sur ses propres positionnements. Se font jour alors ses propres craintes et se révèle une partie de sa propre histoire traumatique. En s'appuyant ainsi sur le tiers que représente le service, la tante autorise la prise de parole de sa nièce dans ce cadre, la levée des secrets familiaux.

Là où la posture de l'éducateur pourrait être un soutien à la tante dans ses exigences auprès de sa nièce, celle de la psychologue est de prendre en compte la réalité singulière de Karine. Une bascule s'opère du côté de Karine : on vient l'écouter. Là où, dans sa famille, les espaces de chacun ne sont pas préservés, cet espace qui lui est offert signifie qu'elle existe comme sujet. Karine qui est blessée, s'en saisit aussitôt. Elle surmonte difficilement ce qui l'envahit. Pendant les entretiens, Karine parle beaucoup. Sa demande en premier lieu est qu'on l'écoute. Elle cherche l'apaisement. En déposant tous les sentiments qui la font souffrir, l'espace de parole lui sert d'« appareil à penser les pensées » (Bion, 1983). Adolescente, elle est dans une période de fragilité. L'espace de parole doit être un lieu sûr où elle doit pouvoir s'exprimer librement, sans risque, et en toute confiance.

L'intervention de l'AEMO amène du tiers dans les relations familiales. Cela autorise Karine à se positionner comme une personne pensante et agissante. Ce cadre lui offre une place de sujet désirant. Elle peut commencer à énoncer ce qui fait trouble pour elle-même et non seulement pour l'autre. L'intervention de la psychologue auprès d'elle, va être de tenter de trouver des leviers pour la valoriser dans ses compétences. Karine a montré ses ressources et se mobilise pour penser. Elle montre sa capacité à s'observer et observer les autres. Elle montre une grande maturité pour son âge. Elle cherche par elle-même des moyens pour gérer ses moments d'angoisse. Elle a ainsi récupéré un « sac de frappe pour se défouler » et trouve dans l'écriture un certain soulagement. Cet espace doit l'aider à développer des compétences qu'elle utilise déjà. Elle se projette dans le métier de « puéricultrice en urgence ». En

souhaitant protéger des enfants, elle tente peut-être de réparer sa propre enfance. Mélanie Klein éclaire ce qu'il en est du désir de réparation : « En renversant une situation, c'est-à-dire en agissant à l'égard d'une autre personne comme un bon parent, nous recréons en fantasme l'amour et la bonté que nous avons souhaité chez nos parents(...) Par ailleurs, agir à l'égard des autres en tant que bons parents peut être également une manière de se débarrasser des frustrations et des souffrances du passé(...) Cette façon de réparer est un élément fondamental dans l'amour et dans toutes les relations humaines» (Klein, 1937, p.99).

Karine est l'héritière des conflits non résolus et semble le savoir. Ce changement de lien qu'on lui a imposé avec Thomas a été pour elle « comme une vérité qui éclate ». Karine tente de sortir du huis clos et semble animée par un désir de changement. Elle veut être une femme différente de sa mère et de sa tante. René Kaës parlant du rôle thérapeutique explique « Nous avons à comprendre avec eux dans quelle mesure et dans quelles conditions l'enfant et l'adolescent qu'ils ont été peuvent devenir « à eux-mêmes leur propre fin » et s'inscrire dans une lignée hors aliénation...il nous faut rendre possible le passage d'une transmission sans transformation à une transmission avec transformation » (Kaës2009, p.162.). Il serait souhaitable que Karine comprenne l'intérêt d'un travail thérapeutique pour elle et accepte la proposition de poursuivre en CMP. Cet accompagnement pourrait l'aider à élaborer ce qui la fait souffrir et à préparer avec elle ses projets d'avenir.

Synthèse

Dans cette dernière partie, j'ai tenté, à partir du matériel clinique, de comprendre la situation de Karine au regard de son histoire familiale et de sa place au milieu des figures féminines. Karine est dans une quête affective permanente. Elle souffre de ne pas être issue d'une relation parentale désirante. Pas investie par sa mère, elle ne trouve pas chez sa tante la bienveillance attendue. Karine se saisit de l'espace de parole offert par le service d'AEMO.

CONCLUSION

J'ai fait la connaissance de Karine au travers de la lecture du rapport d'AEMO. Je me représentais Karine comme une adolescente en souffrance, au comportement potentiellement agressif, peu disposée à communiquer avec l'adulte. Lors du premier entretien avec la psychologue, j'ai été surprise de rencontrer une jeune adolescente pleine d'énergie et motivée pour échanger sur ses difficultés. Elle m'a surprise par sa façon de se questionner et de chercher à comprendre ses difficultés avec ses pairs en lien avec ses relations dans sa famille. J'ai trouvé Karine pleine de ressource et désireuse d'avancer dans ce qui la fait souffrir.

Au cours des entretiens qui ont suivi, j'ai dû lutter pour ne pas me laisser envahir par ma posture habituelle de travailleur social, d'autant plus que je suis toujours sur le terrain comme éducatrice de rue. Ecouter sans apporter de solutions immédiates m'a dans un premier temps déstabilisée, mais Karine n'est pas dans cette attente. Elle dit : « j'ai besoin de parler ». J'ai pu respecter son rythme pour avancer peu à peu dans ce qu'elle avait à partager. Karine doit avoir la possibilité de tout dire, mais aussi de taire ce qu'elle ne désire pas communiquer. L'éthique constitue « un rempart moral » qui dans les situations complexes guide le clinicien dans « la recherche d'un positionnement de non-agression et de non-déstabilisation de l'autre ». (Aubertel, 2008).

Karine est confrontée à un environnement maltraitant. Les derniers entretiens m'ont amené à une posture d'écoute clinique, mais aussi de psychologue travaillant en AEMO judiciaire dans le cadre de la protection de l'enfance. J'ai pu observer que la contrainte judiciaire n'exclut pas forcément l'adhésion de la famille. Celle-ci peut s'emparer du mandat pour en faire quelque chose. L'AEMO comme tiers permet l'émergence d'une parole, la reconnaissance de la place de chacun dans ce qui se joue entre les membres d'une famille, l'écoute d'une souffrance parfois déniée. Finalement, une contrainte qui ouvre des portes. La question reste à savoir si Karine aura envie de poursuivre ce travail de réflexion et de s'engager dans une démarche thérapeutique.

J'ai pu faire l'expérience d'un travail qui s'élabore et qui nécessite une réflexion et une remise en question permanente. Le travail d'écriture de ce mémoire a été une aide supplémentaire dans l'approche de la situation singulière de Karine. Pendant ce travail de recherche, j'ai été traversée par des questions qu'il aurait été possible d'aborder au travers de l'histoire de Karine.

Rencontrer Karine, c'est aussi rencontrer une adolescente. L'adolescent se pose des questions sur son identité, sur ses liens aux autres, sur l'adulte qu'il va devenir. L'adolescence

est une période de vulnérabilité psychique d'autant plus importante s'il n'a pas pu bénéficier d'un environnement « suffisamment bon ». Une réflexion reste à faire.

Je trouverais intéressant de travailler autour de ce qui fait souffrir chacun et ensemble dans la famille. Pourquoi se séparer et être ensemble est tout aussi douloureux ? Pourquoi règnent incompréhension, indifférenciation, confusion entraînant souffrance narcissique ou identitaire ? Ce travail de recherche m'a donné envie de m'intéresser à ce que René Kaës a développé quand il évoque « l'écoute de la chaîne associative groupale ». Je pense orienter ma formation vers la thérapie familiale psychanalytique de groupe, « lieu où peut se penser la famille en famille, (...), un lieu de dépôt de reprise, de représentation de ce qui est en souffrance » (Granjon, 2001).

BIBLIOGRAPHIE

- Aulagnier, P. (2009). *La pensée interdite*. PUF, 2009.
- Berger, M. (1997). *Les séparations à but thérapeutiques*. Paris: Dunod, 2011.
- Bion, W.-R. (1962). *Réflexion faite*. PUF, 1983.
- Bonneville-Bachurel, E. (2015). *Les traumatismes relationnels précoces*. Editions Erès, 2016.
- Bowlby, J. (1969). *Attachement et perte* (Vol. 1, L'attachement). Paris: PUF, 1978.
- Bowlby, J. (1973). *Attachement et perte* (Vol. 2, La séparation). Paris: PUF, 1978.
- Bowlby, J. (1988). *Le lien, la psychanalyse et l'art d'être parent*. Editions Albin Michel, 2011.
- Ciccone, A. (2016). *Violence dans la parentalité*. Dunod, 2016.
- Eiguer, A. (1983). *Un divan pour la famille*, Le centurion, 1983.
- Eiguer, A. (1984). *La thérapie psychanalytique du couple*. Paris: Collection inconscient et culture, Dunod, 2007.
- Ferenczi, S. (1909). *Psychanalyse I, Oeuvre Complètes* (Vol. 1). Paris: Payot, 1990.
- Ferenczi, S. (1932). *Psychanalyse IV, Oeuvres complètes, 1927-1933*. Paris: Payot, 1982.
- Freud, S. (1913-1914). *Oeuvres Complètes de Psychanalyse XII*. PUF, 2005.
- Freud, S. (1920). *Au-delà du principe du plaisir*. Payot, 2010.
- Freud, S. (1921). *Introduction à la psychanalyse*. Paris: Payot, 1961.
- Freud, S. (1926). *Inhibition, symptôme et angoisse*. PUF, 1993.
- Gaspari-Carrière, F. (1989). *Les enfants de l'abandon, Traumatismes et déchirures narcissiques*. Grenoble: Editions Privat, 1989.
- Green, A. (1983). *Narcissisme de vie et de mort*. Les Editions de Minuit, 1983.
- Guex, G. (1950). *Le syndrome d'abandon*. Bibliothèque de psychanalyse, PUF, 1973.
- KAËS, R. 1993. *Le Groupe et le sujet du groupe*, Paris, Dunod, 2010.
- Kaës, R. (2009). *Les alliances inconscientes*. Paris: Dunod, 2014.
- Klein, M. (1957). *Envie, gratitude et autres essais*. Paris: Editions Gallimard, 1978.
- Klein, M. (1968). *Essais de Psychanalyse*. Paris: Payot & Rivages, 2005.
- Klein, M., & Rivière, J. (1937). *L'amour et la haine, le besoin de séparation*. Paris: Payot et Rivages, 2001.
- Laplanche, J., & Pontalis, J.-B. (2007). *Vocabulaire de psychanalyse*. PUF, 1967.
- Tisseron, S., & et al. (2000). *Le psychisme à l'épreuve des générations, Clinique du fantôme*. Paris: Dunod, 2004.
- Winnicott, D.-W. (1956). *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Editions Payot, 1969.
- Winnicott, D.-W. (1975). *Jeu et Réalité. L'espace potentiel*. Paris: Gallimard, 1984.

Articles

Aubertel.F, « le savoir et l'éthique en situation clinique », *Dialogue*, 2008/4, n°182, p.23-37

Gérard, G. (2014, Janvier). « Conséquence d'un abus sexuel vécu dans l'enfance sur la vie conjugale des victimes à l'âge adulte », *Carnet de notes sur les maltraitances infantiles*, 2014/01, p.42-48.

Granjon E., « Les fondements groupaux de la thérapie familiale psychanalytique », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe* 2001/2 (n° 37), p. 31-43.

Table des matières

INTRODUCTION	1
UN DISPOSITIF DE RECHERCHE.....	2
1. UN STAGE DANS UN SERVICE D’ACTION EDUCATIVE EN MILIEU OUVERT	2
2. UNE METHODE DE RECHERCHE.....	2
3. UN CONTEXTE DE RECHERCHE	3
DES DONNEES RECUEILLIES	4
1. DES ELEMENTS D’ANAMNESE RETENUS A LA LECTURE DU DOSSIER.....	4
2. KARINE A PARTIR DES ENTRETIENS	6
2.1. <i>Un désir d’exclusivité avec ses pairs</i>	6
2.2. <i>Une quête d’amour</i>	7
2.3. <i>Être femme, être mère</i>	8
2.4. <i>Une relation insécurisante</i>	10
3. UN SUIVI REORIENTE.....	12
3.1. <i>Un entretien à domicile</i>	12
3.2. <i>Un passage de relais</i>	13
IMPLICATION PERSONNELLE	13
UNE REFLEXION THEORICO-CLINIQUE	14
1. UNE PROBLEMATIQUE	14
2. UNE QUETE AFFECTIVE	14
2.1. <i>Une filiation traumatique énigmatique</i>	14
2.1.1. Une blessure narcissique.....	14
2.1.2. Karine n’est pas issue d’une relation amoureuse	15
2.1.3. Un Moi fragile	16
2.2. <i>Une dévalorisation de soi</i>	16
2.3. <i>Une mère en difficulté</i>	17
2.3.1. Des défaillances maternelles	17
2.3.2. Une mère en souffrance.....	18
3. UNE PROBLEMATIQUE DE L’ALTERITE	20
3.1. <i>Les relations intrafamiliales de Karine</i>	20
3.1.1. Des sentiments ambivalents pour sa mère	20
3.1.2. Une relation à sa grand-mère idéalisée	21
3.1.3. Une tante nommée « tiers digne de confiance »	21
3.1.4. Des relations avec ses frères	22
3.2. <i>Une recherche de relation exclusive</i>	22
4. UNE TRANSMISSION TRAUMATIQUE	24
4.1. <i>Une confusion dans les places et une problématique incestueuse</i>	24
4.2. <i>Des projections importantes</i>	25
4.3. <i>Des modèles masculins et féminins défaillants</i>	26
4.4. <i>Des traces de répétitions</i>	27
5. UTILISATION DE L’AEMO PAR KARINE	28
CONCLUSION.....	31
BIBLIOGRAPHIE.....	33
ARTICLES	34

RÉSUMÉ

J'effectue mon stage dans un Service d'AEMO. Le placement d'un jeune chez un tiers digne de confiance faisant partie de la famille m'interroge. Comment la famille vit-elle cette situation où les places de chacun sont redistribuées ? J'ai rencontré Karine, 15 ans. Elle est placée chez sa tante maternelle, avec ses deux petits frères, depuis un an et demi. Un espace de parole lui a été proposé par la psychologue. Je découvre comment elle se vit au sein de sa famille élargie. Karine souffre d'un manque d'affection de sa mère. Elle vit dans un contexte familial insécure et peine à trouver sa place. Elle ne peut pas s'appuyer sur un objet « suffisamment bon ». Elle questionne ses liens avec sa mère et sa tante. Elle souffre de liens intrafamiliaux conflictuels où les repères intergénérationnels sont bousculés. Elle s'interroge sur sa difficulté à lier des amitiés durables. J'ai tenté à partir du matériel clinique de comprendre la situation de Karine au regard de son histoire familiale et de sa place au milieu des figures féminines. Karine est dans une quête affective permanente. Elle souffre de ne pas être issue d'une relation parentale désirante. Pas investie par sa mère, elle ne trouve pas chez sa tante la bienveillance attendue. Karine se saisit de l'espace de parole offert par le service d'AEMO. La question reste à savoir si Karine aura envie de poursuivre ce travail de réflexion et de s'engager dans une démarche thérapeutique.

mots-clés : filiation, carences parentales, narcissisme, relation d'objet, répétition

ABSTRACT

I am doing my training course in AEME service. I question myself about a child's admission at a third party's. The woman is reliable but a member of the family. How does the family live the situation where the places of each member are reconsidered? I have met Karine, 15. She has been followed up and admitted at her maternal aunt's with her two younger brothers for three years and a half. A speaking space has been proposed to her by the psychologist. I take notice of how she lives within her widened family. Karine suffers from a lack of affection on her mother's part. She lives in an insecure family context and finds it difficult to find her own place. She cannot rely on a "good enough" object. She feels lonely and misunderstood. She wonders about her relations with her aunt and with her mother. She suffers from a conflictual intrafamily relations where the intergenerational marks are upset. She describes how she feels among her peers and worries about her difficulty in keeping long-term friends. In this last part, I used a clinical material background to try and understand Karine's situation, keeping in mind her family history and her own place among the females. Karine undergoes a permanent emotional quest. She suffers from not being born from desirous parental relation. She cannot trust her mother but she cannot either benefit from the benevolence her aunt is supposed to bring her. . Karine takes advantage of the speaking space she has been granted by AMEO service. The question remains to know whether Karine will feel like going on with this reflexion work and committing herself into a therapeutic approach. This work opens lines of reflexion with the theme of adolescence and of the work with the family group.

keywords : Filiation, parental deficiencies, narcissism, relation of object, repetition

ENGAGEMENT DE NON PLAGIAT

Je, soussignée HOGDAY Agnès
déclare être pleinement consciente que le plagiat de documents ou d'une
partie d'un document publiée sur toutes formes de support, y compris l'internet,
constitue une violation des droits d'auteur ainsi qu'une fraude caractérisée.
En conséquence, je m'engage à citer toutes les sources que j'ai utilisées
pour écrire ce rapport ou mémoire.

signé par l'étudiante le **18 / 05 / 2017**

**Cet engagement de non plagiat doit être signé et joint
à tous les rapports, dossiers, mémoires.**

Présidence de l'université
40 rue de rennes – BP 73532
49035 Angers cedex
Tél. 02 41 96 23 23 | Fax 02 41 96 23 00

